

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Journal pour tous



Vol. II.

OTTAWA, 19 FÉVRIER, 1880.

No. 17.

AVIS.

Le Journal n'a pas paru la semaine dernière.

UN ROI DANS LA CAMPINE.

Suite.

—
“ Ah ! messieurs, ne lui faites pas de mal ! De quoi est-il coupable ?... Ah ! mon père n'est pas un scélérat !... Vous vous êtes mépris ; au nom du Seigneur, lâchez-le !... ”

Un des serviteurs de la loi saisit brutalement la jeune fille par le bras, l'emmena, à demi évanouie, jusqu'à la porte, et ordonna à une servante de la tenir éloignée.

Alors on prit le paysan par le bras pour l'arracher de l'arbre : mais le désespoir avait doublé ses forces ; il tenait fortement embrassée la masse de fer et levait le poing d'un air menaçant.

Les gendarmes prirent les fourreaux de leurs sabres, et se mirent à frapper si impitoyablement son bras que, vaincu par la souffrance, il s'affaissa sur le sol, mais sans pousser un seul cri de douleur.

Alors, et malgré la rage qu'allumait en lui cette nouvelle injure, les gendarmes saisirent les menottes, visèrent à ses pouces les honteuses entraves et le poussèrent dehors.

Comme un malfaiteur, Henri marchait la tête baissée entre les deux gendarmes.... Parlois, il laissait entendre des paroles de colère et de rage, demandant d'un ton menaçant pourquoi on le conduisait comme un misérable voleur ; et alors il se frottait convulsivement les mains avec une telle force que le sang jaillissait de ses pouces écrasés ; puis, il baissait de nouveau les yeux vers la terre, et semblait éprouver d'implacables tortures intérieures lorsque des habitants du village passaient à côté de lui sans lui dire bonjour, où le regardaient avec le silence du mépris. D'autres fois il portait fièrement la tête haute, comme s'il ne redoutait pas le regard inquisiteur des passants : mais il pâlisait bientôt, en voyant les gens se chuchoter à l'oreille et paraître se réjouir de l'outrage qui lui était fait.

Ainsi se passa cette terrible matinée. Au village on ne parlait de l'attentat commis sur Bernard. Cette triste nouvelle fut un tourment de plus pour Anna, qui jusque-là n'avait pas connu la cause de l'arrestation de son père.

Hélas ! Bernard, victime d'un traître assassinat ! son père, son père bien-aimé, l'assassin !...

Comprenez-vous ce qu'elle dut souffrir ? Oh ! non, sa souffrance était sans bornes comme l'immensité de la bruyère ; un plus grand malheur pouvait-il l'atteindre ?

Et cependant il est impossible que son père soit un assassin ; non son cœur est trop noble pour qu'il ait pu se rendre coupable d'un aussi épouvantable forfait, et Bernard se rétablira, elle prie avec tant de ferveur !...

Cette pensée fait luire un rayon d'espoir dans ses yeux rougis par les larmes ; elle se résout à aller voir le blessé dans sa propre demeure.

Elle quitte la ferme. Voyez comme elle suit le chemin avec inquiétude et à pas précipités ! Une personne s'avance : c'est probablement un voisin !... La rougeur de la honte couvre son front si pur ; l'infortunée se cache derrière une haie, comme si sa figure portait ce stigmate fatal : *filie d'un assassin.*

Elle est près de la ferme ; une appréhension secrète l'opprime soudain. Comment osera-t-elle se montrer aux yeux de parents éplorés qui regardent son père comme l'assassin de leur fils ! Elle hésite un instant et est sur le point de retourner chez elle ; mais une force irrésistible la pousse : d'une main tremblante elle lève le loquet de la porte et elle entre.

A sa vue, Gertrude laisse échapper un cri de stupéfaction. La jeune fille s'arrête toute confuse à l'entrée de la maison, et, incapable de prononcer un mot, elle verse des larmes en abondance. Ces pleurs émeuvent la bonne mère ; elle comprend l'étendue du malheur de la pauvre orpheline, qui est innocente du crime de son père.

Elle quitte sa chaise, et va prendre avec intérêt la jeune fille par la main :

“ Chère Anna, ne pleurez pas : le

malheur nous a atteints toutes les deux, mais pas d'une manière aussi irréparable ; une légère amélioration se produit dans l'état de Bernard. ”

Un ardent rayon d'espoir illumina l'œil abattu de la jeune fille.

“ Oh ! merci pour vos paroles consolantes, soupira-t-elle, Bernard se rétablira, et mon père sera libre, oui, libre !... ”

Gertrude ne répondit pas, mais à l'expression de sa figure, on pouvait voir qu'elle ne partageait pas l'espoir de la jeune fille.

Le rouge de la honte empourpra de nouveau les joues d'Anna, et d'une voix brisée et tremblante elle demanda :

“ Ne pensez-vous pas aussi, Gertrude, que mon père soit innocent ?... ”

La femme fit un signe de tête affirmatif ; mais, au fond du cœur, elle se disait : “ Malheureuse enfant, je vous plains ! ”

Comme elle ne doutait aucunement qu'Anna ne fût venue que dans l'intention de voir Bernard, car elle connaissait l'innocent amour que se portaient les jeunes gens, et qu'elle attendait, d'ailleurs, de la présence de la jeune fille un bon effet sur le malade, elle la conduisit près du lit de douleur où gisait son fils.

A la vue de cette figure pâle, de ce corps étendu sans mouvement, comme un cadavre, et les joues creuses, Anna, succombant à sa pénible émotion, ne put retenir un cri de douleur ; involontairement, elle porta la main à ses yeux, comme si elle eût voulu se dérober à cet étrange spectacle.

Cependant elle s'approcha du lit et considéra de nouveau avec effroi le jeune homme, qui paraissait appartenir plutôt à la tombe qu'à ce monde, et elle s'écia d'une voix plaintive : “ Bernard ! Bernard ! ”

Ces sons connus semblèrent rappeler à lui le malade. Il ouvrit lentement les yeux, les fixa un moment sur la jeune fille et les ferma de nouveau ; sa main s'agita comme s'il eût voulu la lui présenter.

“ Mon fils ! oh ! il vous a reconnue, Anna ! ” dit la mère avec joie.

Anna prit la main du jeune homme, et, la gardant dans la sienne, elle se pencha doucement au-dessus de sa tête et lui dit avec douceur :

— Bernard, me reconnaissez-vous ? Je suis Anna, votre sœur !...”

Le jeune homme ouvrit de nouveau les yeux avec une expression de reconnaissance, et disait assez que la pensée lui était revenue. La pauvre fille avait à remplir un pieux devoir :

— Mon bon Bernard, est-ce mon père qui vous a blessé ?

Et avec une profonde attention, elle épia tous les mouvements du malade.

Bernard s'efforça de faire, aussi bien que possible, un signe de la tête ! Anna l'avait compris : une joie céleste rayonna sur son visage.

— Oh ! s'écria-t-elle triomphante en se tournant vers Gertrude, mon père est innocent ! mon cœur me le disait bien ; il sortira bientôt de prison, et Bernard se guérira ! et nous serons tous heureux !...”

Et, dans son transport, elle embrassa la mère étonnée.

Dès ce moment, Anna ne quitta plus, pour ainsi dire, le blessé. Émus par ses prières, et touchés aussi du bon résultat que sa présence produisait sur leur fils, les parents, dans leur reconnaissance, lui permirent de prendre sa part des soins à donner au malade.

Des nuits entières, elle veillait à côté de la couche de Bernard : elle prévenait ses moindres désirs et se trouvait suffisamment récompensée par les remerciements ardents du jeune homme ; car il se guérit promptement de sa blessure, et un mois après il était presque entièrement rétabli.

Cependant, Henri demeurait en prison ; car, bien que Bernard témoignât de son innocence, on ne le rendait pas à la liberté. L'instruction de l'affaire était si avancée, les circonstances si défavorables au père d'Anna, que la justice ne pouvait être arrêtée dans son cours. On se demandait si les dénégations de Bernard n'avaient pas leur source dans la générosité de cœur et dans l'amour qu'il y portait.

VII.

Le tribunal d'Anvers regorge d'une foule de monde qui s'entasse avec curiosité dans l'étroite enceinte.

Derrière une table semi-circulaire sont assis les juges dans leurs robes rouges et noires, entourés avec respect par des huissiers et des avocats vêtus de toges noires. A main droite, s'élève un banc séparé ; c'est la place des douze citoyens, des jurés qui doivent prononcer à l'égard de l'accusé le solennel *oui* ou *non*, coupable ou non coupable.

Vis-à-vis des jurés se trouve un humble banc, entouré d'un treillis en bois : des gendarmes sont postés à côté et chargés de veiller sur le prisonnier qui y est enfermé.

Cet imposant appareil de la justice produit une sinistre impression sur les spectateurs, sur le prisonnier et sur les témoins. Rarement l'on y prend Dieu à témoin du mensonge sans se trahir ; le plus grand scélérat même sent une crainte inconnue se glisser dans son âme, et se demande avec surprise ce qu'est devenue son audace ?

C'était un campagnard, de moyen âge, qui était assis au banc des accusés ; la foule, qui était accourue, se le montrait du doigt en disant : “Voilà l'assassin !” et tous se flattaient d'assister à un drame émouvant.

Hélas ! c'était Henri ! Les fraîches couleurs qui naguère brillaient sur ses joues en avaient disparu ; pâle comme un mort, il tenait sa tête dans ses mains pour se soustraire aux regards avides de vengeance que le peuple dirigeait sur lui. Durant trois mois, il avait été victime de la lente circonspection de la justice ; durant trois mois, on l'avait tourmenté, torturé pour lui arracher l'avou du crime qui lui était imputé ; durant trois mois, seul et abandonné, tenu au secret le plus rigoureux, il avait, nuit et jour, vu l'ombre plaintive de sa fille, entendu la voix insultante de son ennemi, et aperçu la honte et l'échafaud tourbillonnant sous toutes les formes autour de sa couche !..

Les témoins étaient entendus ; Henri avait, de nouveau, été interrogé par le président et par les juges, concernant le crime dont il était accusé : mais personne ne pouvait démontrer sa culpabilité. On invoquait, il est vrai, avec des circonstances précises, son dissentiment avec Pierre, sa lutte avec celui-ci, et l'inimitié bien connue qui s'en était suivie. On vint raconter comment on l'avait vu, ce même dimanche, dans le même village où se trouvait Bernard ; comment on l'avait rencontré dans le chemin où Bernard avait été assailli, à peu près à l'heure même où l'attentat avait été commis. Tout cela élevait de fortes présomptions contre lui ; mais personne ne pouvait en conclure positivement qu'il fut le coupable ; de plus, un témoignage important en sa faveur était la déclaration du blessé lui-même. Celui-ci venait déclarer d'une voix forte et assurée que, frappé inopinément, dans l'obscurité, d'un violent coup de bâton, il n'avait pu reconnaître l'assaillant !... que, néanmoins, la taille beaucoup plus petite de l'assassin, qui portait une blouse et une casquette, tandis que le fermier Henri avait, ce jour-là, une redingote et un chapeau, lui donnait l'entière conviction que son voisin ne pouvait être le coupable.

Après l'audition des témoins, commencèrent les plaidoyers.

Un Hivernage dans les Glaces

III.

L'EUR D'ESPOIR.

A cette époque de l'année, la saison était favorable, et l'équipage put espérer arriver promptement sur le lieu du naufrage.

Le plan de Jean Cornbutte se trouvait naturellement tracé. Il comptait relâcher aux îles Feroë, où le vent du nord pouvait avoir porté les naufragés ; puis, s'il acquérait la certitude qu'ils n'avaient été recueillis dans aucun port de ces parages, il devait porter ses recherches au delà de la mer du nord, fouiller toute la côte occidentale de la Norvège, jusqu'à Bodø, le lieu le plus rapproché du naufrage, et au delà, s'il le fallait.

André Vasling pensait, contrairement à l'avis du capitaine, que les côtes de l'Island devaient plutôt être explorées ; mais Penellan fit observer que, lors de la catastrophe, la bourrasque venait de l'ouest ; ce qui, tout en donnant l'espoir que les malheureux n'avaient pas été entraînés vers le gouffre du Maelstrom, permettait de supposer qu'ils s'étaient jetés à la côte de la Norvège.

Il fut donc résolu que l'on suivrait ce littoral d'aussi près que possible, afin de reconnaître quelques traces de leur passage.

Le lendemain du départ, Jean Cornbutte, la tête penchée sur une carte, était abîmé dans ses réflexions, quand une petite main s'appuya sur son épaule, et une douce voix lui dit à l'oreille :

— Ayez bon courage, mon oncle !”

Il se retourna et demeura stupéfait. Marie l'entourait de ses bras.

— Marie ! ma fille à bord ! s'écria-t-il.

— La femme peut bien aller chercher son mari, quand le père s'embarque pour sauver son enfant !

— Malheureuse Marie ! Comment supporteras-tu nos fatigues ? Sais-tu bien que ta présence peut nuire à nos recherches ?

— Non, mon oncle, car je suis forte !

— Qui sait où nous serons entraînés, Marie ! Vois cette carte ! Nous approchons de ces parages si dangereux, même pour nous autres marins, endurcis à toutes les fatigues de la mer ! Et toi, faible enfant !

— Mais, mon oncle, je suis d'une famille de marins ! Je suis faite aux récits de combats et de tempêtes ! Je suis près de vous et de mon vieil ami Penellan !

— Penellan ! C'est lui qui t'a cachée à bord !

— Oui, mon oncle, mais seulement quand il a vu que j'étais décidée à le faire sans son aide.

— Penellan !” cria Jean Cornbutte.

Penellan entra.

“ Penellan, il n'y a pas à revenir sur ce qui est fait, mais souviens-toi que tu es responsable de l'existence de Marie ! ”

—Soyez tranquille, capitaine, répondit Penellan. La petite a force et courage, et elle nous servira d'ange gardien. Et puis, capitaine, vous connaissez mon idée ; tout est pour le mieux dans ce monde. ”

La jeune fille fut installée dans une cabine, que les matelots disposèrent pour elle en peu d'instants et qu'ils rendirent aussi confortable que possible.

Huit jours plus tard, la *Jeune-Hardie* relâchait aux îles Feroë ; mais les plus minutieuses explorations demeurèrent sans fruit. Aucun naufrage, aucun débris de navire n'avait été recueilli sur les côtes. La nouvelle même de l'événement y était entièrement inconnue. Le brick reprit donc son voyage, après dix jours de relâche, vers le 10 juin. L'état de la mer était bon, les vents faibles. Le navire fut rapidement poussé vers les côtes de Norvège, qu'il explora sans plus de résultat.

Jean Cornbutte résolut de se rendre à Bodoë. Peut-être apprendrait-il là le nom du navire naufragé au secours duquel s'étaient précipités Louis Cornbutte et ses deux matelots.

Le 30 Juin, le brick jetait l'ancre dans ce port.

Là les autorités remirent à Jean Cornbutte une bouteille trouvée à la côte, et qui renfermait un document ainsi conçu :

“ Ce 26 Avril, à bord du *Froern*, après avoir été accostés par la chaloupe de la *Jeune-Hardie*, nous sommes entrainés par les courants vers les glaces ! Dieu ait pitié de nous ! ”

Le premier mouvement de Jean Cornbutte fut de remercier le Ciel. Il se croyait sur les traces de son fils ! Ce *Froern* était une goëlette norvégienne dont on n'avait plus de nouvelles, mais qui avait été évidemment entrainée dans le Nord.

Il n'y avait pas à perdre un jour. La *Jeune-Hardie* fut aussitôt mise en état d'affronter les périls des mers polaires. Fidèle Misomme le charpentier la visita scrupuleusement et s'assura que sa construction solide pourrait résister au choc des glaçons.

Par les soins de Penellan, qui avait déjà fait la pêche de la baleine dans les mers arctiques, des couvertures de laine, des vêtements fourrés, de nombreux mocassins en peau de phoque et le bois nécessaire à la fabrication de traîneaux destinés à courir sur les plaines de glaces, furent embarqués à bord. On augmenta, sur une grande proportion, les approvisionnements d'esprit-de-vin et de charbon de terre, car il était possible que l'on fût forcé d'hiverner sur quelque point de la côte groenlandaise.

On se procura également, à grand prix et à grand-peine, une certaine quantité de citrons, destinés à prévenir ou guérir le scorbut, cette terrible maladie qui décime les équipages dans les régions glacées. Toutes les provisions de viandes salées, de biscuits, d'eau-de-vie, augmentées dans une prudente mesure, commencèrent à remplir une partie de la cale du brick, car la cambuse n'y pouvait plus suffire. On se munit également d'une grande quantité de pemmican, préparation indienne qui renferme beaucoup d'éléments nutritifs sous un petit volume.

D'après les ordres de Jean Cornbutte, on embarqua à bord de la *Jeune-Hardie* des scies, destinées à couper les champs de glaces, ainsi que des piques et des coins propres à les s'parer. Le capitaine se réserva de prendre, sur la côte groenlandaise, les chiens nécessaires au tirage des traîneaux.

Tout l'équipage fut employé à ces préparatifs et déploya une grande activité. Les matelots Aupic, Gervique et Gradlin suivaient avec empressement les conseils du timonier Penellan, qui, dès ce moment, les engagea à ne point s'habituer aux vêtements de laine, quoique la température fût déjà basse sous ces latitudes, situées au-dessus du cercle polaire.

Penellan observait, sans en rien dire, les moindres actions d'André Vasling. Cet homme, Hollandais d'origine, venait on ne sait d'où, et, bon marin du reste, il avait fait deux voyages à bord de la *Jeune-Hardie*. Penellan ne pouvait encore lui rien reprocher, si ce n'est d'être trop empressé auprès de Marie, mais il le surveillait de pres.

Grâce à l'activité de l'équipage, le brick fut armé vers le 16 juillet, quinze jours après son arrivée à Bodoë. C'était alors l'époque favorable pour tenter des explorations dans les mers arctiques. Le dégel s'opérait depuis deux mois, et les recherches pouvaient être poussées plus avant. La *Jeune-Hardie* appareilla donc et se dirigea sur le cap Brewster, situé sur la côte orientale du Groenland, par le soixante-dixième degré de latitude.

IV.

DANS LES PASSES.

Vers le 27 juillet, un relief, élevé au-dessus de la mer, annonça les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du détroit de Davis, se précipitaient dans l'Océan. A partir de ce moment, une surveillance très-active fut recommandée aux vigies, car il importait de ne point se heurter à ces masses énormes.

L'équipage fut divisée en deux quarts : le premier fut composé de

Fidèle Misomme, de Gradlin et de Gervique ; le second, d'André Vasling, d'Aupic et de Penellan. Ces quarts ne devaient durer que deux heures, car sous ces froides régions la force de l'homme est diminuée de moitié. Bien que la *Jeune-Hardie* ne fût encore que par le soixante-troisième degré de latitude, le thermomètre marquait déjà neuf degrés centigrades au-dessous de zéro.

La pluie et la neige tombaient souvent en abondance. Pendant les éclaircies, quand le vent ne soufflait pas trop violemment, Marie demeurait sur le pont, et ses yeux s'accoutumaient à ces rudes scènes des mers polaires.

Le 1er août, elle se promenait à l'arrière du brick et causait avec son oncle, André Vasling et Penellan. La *Jeune-Hardie* entrait alors dans une passe large de trois milles, à travers laquelle des trains de glaçons brisés descendaient rapidement vers le sud.

“ Quand apercevrons-nous la terre ? ” demanda la jeune fille.

— Dans trois ou quatre jours ou plus tard, répondit Jean Cornbutte.

— Mais y trouverons-nous de nouveaux indices du passage de mon pauvre Louis ?

— Peut-être, ma fille, mais je crains bien que ne soyons encore loin du terme de notre voyage. Il est à craindre que le *Froern* n'ait été entraîné plus au nord !

— Cela doit être, ajouta André Vasling, car cette bourrasque qui nous a séparés du navire norvégien a duré trois jours, et en trois jours un navire fait bien de la route, quand il est désemparé au point de ne pouvoir résister au vent !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'était au mois d'avril, que le dégel n'était pas commencé alors, et que, par conséquent, le *Froern* a dû être arrêté promptement par les glaces...

— Et sans doute brisé en mille pièces, répondit le second, puisque son équipage ne pouvait plus manœuvrer !

— Mais ces plaines de glaces, répondit Penellan, lui offraient un moyen facile de gagner la terre, dont il ne pouvait être éloigné.

— Espérons, dit Jean Cornbutte en interrompant une discussion qui se renouvelait journellement entre le second et le timonier. Je crois que nous verrons la terre avant peu.

— La voilà ! s'écria Marie. Voyez ces montagnes !

— Non, mon enfant, répondit Jean Cornbutte. Ce sont des montagnes de glaces, les premières que nous rencontrons. Elles nous broieraient comme du verre, si nous nous laissions prendre entre elles. Penellan et Vasling, veuillez à la manœuvre. ”

Ces masses flottantes, dont plus de cinquante apparaissaient alors à l'horizon, se rapprochèrent peu à peu du brick. Penellan prit le gouvernail, et Jean Coributte, monté sur les barres du petit perroquet, indiqua la route à suivre.

Vers le soir, le brick fut tout à fait engagé dans ces écueils mouvants, dont la force d'écrasement est irrésistible. Il s'agissait alors de traverser cette flotte de montagnes, car la prudence commandait de se porter en avant. Une autre difficulté s'ajoutait à ces périls : on ne pouvait constater utilement la direction du navire, tous les points environnants se déplaçant sans cesse et n'offrant aucune perspective stable. L'obscurité s'accroissait bientôt avec le brouillard. Marie descendit dans sa cabine, et, sur l'ordre du capitaine, les huit hommes de l'équipage durent rester sur le pont. Ils étaient armés de longues gâllés garnies de pointes de fer, pour préserver le navire du choc des glaces.

(A continuer.)

—:o:—

Il ne faut jamais remettre au lendemain, ce qu'on peut faire le jour même.

Qui, par sa faute, perd un œuf, peut aussi bien perdre un bœuf.

Fais ta besogne plutôt la veille que le lendemain.

Tandis que je me trouvais à Québec, j'avais si souvent admiré, du haut de ses remparts, le village de la Pointe Lévy dont les maisons semblent avoir escaladé l'autre rive du St. Laurent, qu'un beau jour je me décidai à traverser le fleuve pour aller examiner de plus près ce riant paysage que je ne pouvais me lasser d'admirer de loin.

Bien m'en prit, car je rapportai de cette excursion champêtre une histoire et ce singulier aphorisme qui lui servira d'introduction. "La pluie est l'amie des canards en général et des gens de lettres en particulier."

Et voici pourquoi :

Il y avait déjà longtemps que je marchais devant moi (suivant toujours le "vieux chemin," comme Jean Lafortune), et respirant à pleins poumons cet air pur et embaumé qu'on ne respire qu'à la campagne, lorsque je crus m'apercevoir qu'il allait pleuvoir.

De gros vilains nuages noirs couvraient petit-à-petit ce beau ciel bleu qui souriait à mon départ ; le soleil qui apparemment n'aime pas les nuages, achevait de voiler sa face éblouissante et ne jetait plus, que de temps à autre, sur cette belle nature, quelques pâles rayons tristes comme l'adieu d'un mourant.

En même temps un vent furieux vint du nord et soufflant par rafales soulevait toute la poussière de la route en tourbillons épais.

Sans être augure ou astronome, je conclus que la tempête n'était pas loin et que le plus prudent était de s'en retourner. Mais à peine avais-je fait quelques cents pas dans la direction de l'embarcadore qu'un nuage qui semblait danser au-dessus de ma tête creva tout à coup, et les

gouttes de pluie large comme des œufs mêlées à des grêlons se mirent à tomber en crépitant sur la poussière du chemin, faiblement d'abord, puis avec violence et par torrents, comme si toutes les cataractes du ciel se fussent ouvertes.

En un clin d'œil j'avais gravi les trois ou quatre marches formant le perron d'une ferme qui se trouvait à ma gauche, et sans perdre de temps à frapper, j'entrai par la porte de devant, tandis que les gens de la maison rentraient par la porte de derrière.

Après nous être salués, de part et d'autre, avec cette satisfaction que l'on éprouve, tout en étant mouillé, de ne pas l'avoir été davantage, j'allai droit à un brave homme d'une quarantaine d'années qui me paraissait le chef de la famille, et lui demandai en le saluant, la permission "d'allumer."

—Asseyez-vous, Monsieur, et faites comme chez vous, me répondit-il, ou plutôt entrez ici, vous serez plus à l'aise.

En disant ces mots il avait ouvert la porte d'une pièce assez vaste, servant de salon, et d'une éblouissante propreté.

Si curieux que je fusse d'examiner la nombreuse famille de mon hôte improvisé, je ne me fis cependant pas prier, d'autant plus, qu'un chien énorme crotte jusque par dessus les oreilles et les poils ruisselants de pluie, s'obstinait à venir flairer les pans de mon habit, malgré la défense répétée de ses maîtres grands et petits, modulée sur tous les tons :

—Marche te coucher, Castor !

Or donc j'étais installé dans le salon, commodément assis et fumant comme un bienheureux le tabac de mon hôte qui fumait aussi. Nous parlions de choses et d'autres, lorsque mon attention se concentra tout-à-coup sur un beau cadre doré qui ornait le dessus de la cheminée, et paraissait renfermer deux lignes de belle écriture.

Tout en causant, j'essayai de les déchiffrer, mais n'y parvenant pas assez vite à mon gré, je me levai et arrivai en face du cadre, je lus cette grande vérité :

Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Voilà une admirable maxime, dis-je. Je suis malheureux qu'elle ne soit pas toujours suivie à la lettre.

—Oui, répondit mon hôte, car tous ceux qui le suivent s'en trouvent bien. A l'heure qu'il est, après trente ans, je crois encore que cette maxime est le meilleur héritage que m'ait laissé mon défunt père dont le bon Dieu doit avoir l'âme.

—Alors ce cadre provient de votre père ?

—Oui, Monsieur, et c'est toute ma

histoire. —Une histoire, dites-vous, ah ! voilà qui "s'adonne" bien. Moi qui en cherche justement, me feriez-vous le plaisir de la raconter ; je gagerais qu'elle doit être très intéressante ?

—Très-volontiers, d'autant plus que la pluie ne cessera pas de sitôt. C'est un coup de nord est, nous en avons pour trois jours francs.

(A continuer.)

—:o:—

FÉVRIER.

Ce mois que nous venons de commencer est très remarquable sous plus d'un ra-

port. L'on dit que personne de nos jours, ni même les enfants de nos enfants ne verront un mois de février aussi remarquable. L'année étant bissextile, il a un nombre impair de jours. Il a cinq dimanches. Il commence un dimanche et finit un dimanche. Les cinq dimanches tombent à la même date que ceux du mois d'octobre de cette même année. C'est donc un mois tout-à-fait extraordinaire. Chez les Romains ce mois comptait d'abord vingt-neuf jours, mais lorsque le Sénat décréta que le huitième mois serait désigné d'après l'empereur Auguste, ils retranchèrent un jour du mois de février pour l'ajouter à celui d'août, donnant ainsi à ce dernier trente-un jours, afin qu'il ne fut pas inférieur au mois de juillet nommé d'après Jules-César.

—:o:—

CONSEIL DU PÈRE CHRYSOLOGUE.

Un philanthrope adresse la communication suivante au *Herald* :

"Je désire, à l'approche du froid, donner un conseil aux pauvres de New-York. C'est de prendre deux feuilles d'un journal (environ de la dimension du *Herald*) les couler ensemble et les cribler de trous avec une épingle ; ensuite les placer sur le lit pendant la nuit, sous le couvre-pieds. On trouvera un grand bénéfice à ceci, car c'est en réalité plus chaud qu'une couverture de laine. Je le sais pour en avoir fait l'expérience en Angleterre. Ceux qui ont essayé de ce moyen l'emploient toujours quand il fait froid, et il est loin d'être malsain, les trous permettant au corps de transpirer sans inconvénient. Mais sans ces trous le lit deviendrait beaucoup trop chaud."

—:o:—

RECETTE.

—
Graisse à souder.

Cette graisse se compose d'un mélange fondu de résine jaune, de suif et d'un peu de sel ammoniac pulvérisé : on doit la préférer à la résine pure, parce qu'il est plus facile de l'enlever en l'essuyant après soudure ; tandis que, si on ne sert seulement de résine, on peut ensuite gratter la pièce avec un outil tranchant, ce qui expose à attaquer l'écaillage. Pour employer cette graisse, on en frotte les deux pièces de fer blanc que l'on veut réunir, et, après les avoir rapprochées, on y promène le fer chaud préalablement chargé de soudure.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jedis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU.

176^e rue Sparks, Ottawa.